

I – Curieuse partie de chasse

Un enfant dormait, étendu dans les hautes herbes que dorait le soleil. Dans le visage détendu, les yeux s'ouvrirent et laissèrent passer un regard bleu encore ensommeillé, qui erra un moment puis s'immobilisa tout à coup. Tout près, avec application, un reptile progressait sur la branche d'un pin, propulsant son gros corps à l'aide de ses ventouses ventrales, dressant sa queue agressive que Sébastien n'avait jamais eu l'occasion de contempler de si près. Il retint son souffle, se força à garder une immobilité parfaite. Le corps de la bête lui parut hideux, hérissé de poils, et pourtant ses couleurs éclatantes, ce vert et ce jaune tachetés de noir et de bleu avaient quelque chose de beau.

Soudain, la bête parut inquiète. Sébastien la vit s'agiter, balancer la tête aux gros yeux ronds de droite et de gauche, gonfler de peur ou de colère les anneaux éclatants de son corps. L'ennemi séculaire, sentant d'instinct sa proie, accourait de toute la vitesse de ses pattes agiles. Le carnassier escaladait le tronc du pin.

L'enfant ne perdait pas un geste des monstres en présence. Celui qui venait de surgir avait le corps recouvert d'une carapace verte et or sur laquelle jouaient les rayons du soleil. Sébastien se demandait si son comportement correspondrait à l'élégance de sa silhouette. Il fut déçu. L'animal vorace passa à l'attaque sans préambule, actionnant avec célérité et précision ses griffes, ses pinces, à la manière de cisailles destructrices, qui plongeaient dans la

chair mal protégée du reptile. Au-dessus de la scène, une espèce d'hélicoptère grinçant tournoyait. Le combat parut tout de suite inégal.

— Quelle boucherie ! s'écria Sébastien, et en même temps il laissa retomber brusquement son bras jusque-là immobile sur le pin miniature, pas plus haut que les herbes environnantes. Le carnage cessa aussitôt.

Les insectes minuscules, la chenille infortunée et le carabe doré sombrèrent dans les profondeurs inextricables d'une touffe d'herbe. Le moustique prit de l'altitude en grinçant de plus belle. Sébastien espéra que la pauvre chenille trouverait son salut dans la fuite, puis il n'y pensa plus.

Il se campa sur ses jambes. Du même coup, l'univers nain reprit ses dimensions réelles. Le garçon s'étira dans la lumière chaude pour chasser de ses membres l'engourdissement de la sieste. Puis, sentant de nouveau jouer ses muscles vigoureux, il s'élança en courant à l'escalade de la colline, en direction du vieux blockhaus, reste croulant du fameux mur de l'Atlantique, en poussant des cris dignes des guerriers mohicans aux temps de leurs glorieux combats.

Là-haut, une silhouette silencieuse se précipita au devant de lui avec de grands gestes des bras, pour modérer son exubérance.

— Qu'est-ce qui t'arrive, mon vieux François ?

— Tu ne peux pas te taire, tu es en train de faire fuir toutes les musaraignes du pays. Il y a au moins une heure que je fais le guet à côté de mes pièges, et tout est à recommencer.

— Excuse-moi, je ne pensais pas te trouver là. Qu'est-ce que tu en fais de tes bestioles ?

— Je les mets en cage, c'est aussi amusant que des souris blanches ou un écureuil. Mais ce n'est pas cela qui m'intéresse le plus. Ce qui me plaît surtout, c'est de les guetter, de les attraper. Ensuite, souvent je les relâche.

— Tu es un vrai chasseur.

— Si tu veux, mais aujourd'hui j'aimerais bien ne pas rentrer bredouille.

— Pourquoi ?

— Je voudrais rapporter une ou deux petites bêtes pour Didier qui ne peut pas sortir et qui s'ennuie dans son lit depuis le temps qu'il est malade. Ce serait une bonne distraction pour lui. C'est très amusant de regarder des musaraignes en cage. Elles lui tiendront compagnie pendant tout le temps que nous passons en classe.

— Qu'est-ce qu'elles mangent ?

— Des insectes, des vers, elles grignotent des graines.

— Mais alors, elles mordent ?

— Ah oui ! bien sûr, il faut faire attention quand on les attrape. Elles ont même de bonnes petites dents pointues. C'est comme ça qu'elles se défendent. Je veux bien que tu viennes avec moi, mais alors ne fais pas de bruit.

— Promis.

Les deux enfants se glissèrent dans les hautes fougères qui recouvraient la colline. A plat ventre dans les buissons, à l'abri du blockhaus, ils ne se parlèrent plus que par signes. François avait disposé tout un ingénieux système de pièges et de trappes minutieusement mis au point, prêts à se déclencher à la moindre imprudence des petites bêtes gourmandes au nez pointu. Le centre de la zone dangereuse semblait être un vaste trou sombre assez profond qui s'enfonçait de biais dans le sol, presque entièrement masqué et obstrué par les ronces et les genêts.

Sébastien s'intéressa un moment à cette curieuse partie de chasse. L'attention et la patience de François l'étonnèrent. Il se mit à observer son compagnon et cela l'amusa autant que la surveillance des pièges.

François faisait vraiment corps avec le sol sur lequel il était couché, le menton posé sur son bras replié, la figure entièrement enfouie dans l'herbe, sans souci des fourmis, araignées ou autres bestioles, le corps dissimulé sous des branches qu'il avait ramenées sur lui. Avec cela une immobilité de statue. Il eut fallu être une musaraigne bien rusée pour déceler la présence d'un si redoutable ennemi.

Puis Sébastien trouva le temps long. Il aurait voulu pouvoir se dégourdir les jambes. Mais il ne pouvait bouger sans compromettre le succès de l'entreprise et priver Didier de la surprise annoncée.

Ses yeux quittèrent les ronces, les pièges et le trou sombre pour se perdre au loin vers l'immense horizon bleu où se confondaient le ciel et la mer. Des voiles blanches glissaient au large, minuscules et paisibles.

— C'est le plus beau point de vue de la côte pensa-t-il. Ce n'est pas étonnant que les Allemands aient choisi cet endroit pour poste d'observation. Sans cet affreux blockhaus, notre belle grève en bas aurait pu faire une magnifique plage de débarquement.

Dans sa mémoire repassaient les passionnants récits de cette époque douloureuse, héroïque et troublée, trop lointaine pour qu'il l'ait connue, mais qui avait bouleversé la jeunesse de ses parents et profondément marqué toute leur génération. L'histoire de l'occupation allemande et de la libération du sol français, fidèlement transmise par la tra-

dition orale, prenait, avec le recul du temps, une allure d'épopée.

Puis son regard de nouveau se reporta sur les pièges. Cela devenait en effet beaucoup plus intéressant.

Rassurée par le silence, une petite famille de musaraignes s'ébattait au bord du trou. Elles apparaissaient, disparaissaient dans les broussailles, couraient de-ci de-là, avec des petits cris aigus, et tout un trotinement de petites pattes impatientes, en quête de leur subsistance.

Soudain, il se produisit un remue-ménage tout à fait curieux. Les petites bêtes se bouscuaient autour de la boîte où la plus gourmande d'entre elles, attirée par la bonne odeur du lard fumé, venait de se laisser prendre, et du même coup, rendue au sentiment de son insécurité, elle poussait des cris plaintifs sans plus songer à se régaler.

Pourtant, François ne bougeait toujours pas. Un doigt sur la bouche, il fit signe à Sébastien de garder encore le silence.

Un peu à l'écart du brouhaha, une toute petite musaraigne, échappant à la surveillance de sa famille trotte-menu, promenait son petit nez fouinard autour d'un objet inconnu et mystérieux. Enfin, elle trouva l'entrée de la trappe et se croyant très fine, s'y engagea pour sa perte. C'est ainsi qu'elle sut, mais trop tard, que le lard fumé avait un goût de prison !

C'était ce que François attendait. Il bondit sur ses pieds, et Sébastien ne se fit pas prier pour en faire autant. Des crampes lui serraient les mollets. En un clin d'œil, toutes les musaraignes disparurent dans le trou protecteur et s'en-

foncèrent dans leurs terriers minuscules, abandonnant les deux infortunées prisonnières.

— C'est vraiment fatigant de ne rien faire, s'écria Sébastien. Je pense que j'aimerais mieux scier du bois pendant deux heures plutôt que de recommencer cette embuscade ! Je suis complètement courbatu.

— Eh bien ! qu'est-ce que tu dirais si tu étais à la place de Didier qui ne peut pas remuer les jambes depuis des mois, et pour encore longtemps peut-être ?

Sébastien regarda François avec une sorte d'étonnement :

— C'est vrai, dit-il, je ne m'en étais jamais rendu compte aussi bien que maintenant.

François s'occupait de rassembler son matériel. Il était enchanté de ses prises.

— Avec ça, dit-il, Didier pourra se distraire. Je lui ai fabriqué une cage assez grande pour y mettre deux musaraignes. Ainsi elles s'ennuieront moins. Et puis, je suis sûr qu'elles seront gâtées, car il ne manquera pas de temps pour s'occuper d'elles.

Des aboiements joyeux retentirent en contrebas. Pipeau, le chien chéri de Sébastien, venait à la rencontre de son maître. Il sautait de joie autour des enfants, reniflait avec étonnement les musaraignes captives, transies de peur au fond de leurs boîtes.

— Heureusement, mon vieux Pipeau, que tu n'es pas venu plus tôt. Tu aurais tout gâché, car tu n'as rien d'un chien d'arrêt, dit en riant Sébastien.

Puis il s'approcha du trou qui avait servi de refuge aux rongeurs et l'examina un moment.

— Il a l'air profond, ce trou, dit-il. Es-tu quelquefois entré dedans ?

— Cela ne m’a jamais tenté ; je ne suis pas troglodyte, ni spéléologue. Et puis je n’ai pas envie de me faire grignoter les doigts de pieds par les musaraignes.

Sébastien n’insista pas. Il aimait bien François qui était un excellent camarade pour tous, mais connu dans leur classe pour n’être pas particulièrement brave.

Pipeau, lui, n’avait pas de semblables complexes. Après avoir caracolé un moment autour des enfants, il piqua une tête, sans crier gare, dans le vaste orifice et disparut.

Etonnés, les deux garçons attendirent quelques instants, s’attendant à le voir reparaître aussitôt, mais les secondes passaient et Sébastien s’inquiéta. Penché au bord du trou, il siffla trois fois.

— C’est noir là-dedans, dit-il, et ça a l’air profond. Qu’est-ce qu’il peut faire ?

Enfin, Pipeau bondit au-dehors, très content de lui-même, frétilant de la queue et tenant dans sa gueule son trophée !

— Oh ! Pipeau, qu’est-ce que tu as fait !

Le trophée que le chien posait aux pieds de son maître était une pauvre petite musaraigne, mais bien morte celle-là !

— Quel dommage ! dit François. Il ne faut pas les détruire. Ce ne sont pas des animaux nuisibles, mais au contraire très utiles pour l’agriculture. Si tu recommences, Pipeau, je vais être obligé de clôturer ma réserve avec du grillage, ou bien nous t’attacherons la prochaine fois.

Le pauvre Pipeau qui s'attendait à des compliments, comme pour la capture d'une souris, n'y comprenait rien.

Mais les enfants ne lui donnèrent pas davantage d'explications et les trois amis se mirent à dévaler la colline avec leur matériel.

La maison de Didier se trouvait tout à côté de l'école, et souvent ses camarades venaient lui rendre visite en sortant de classe. Ce jeudi-là, il était impatient de voir arriver François qui lui avait annoncé une surprise. Comme elle était jolie la cage peinte de vives couleurs, que le jeune garçon posa fièrement sur la table de nuit de son ami ! Il y avait à l'intérieur une sorte de roue inspirée de celles que l'on voit dans les cages pour écureuils, une balançoire, un trapèze miniature, une petite échelle. Les musaraignes, pas encore remises de leur aventure, se blottissaient l'une sur l'autre dans les coins, ou galopaient tout autour de leur prison, espérant sans doute trouver une issue. Didier était enchanté et sa maman ravie de son bonheur.

— Vous allez voir, disait-il, très excité. Je vais les apprivoiser. Elles comprendront vite que je ne leur veux pas de mal. Des musaraignes savantes ! Ce sera passionnant !

Il voulut tout savoir sur leur vie en plein air, d'où elles venaient, ce qu'elles mangeaient, et comment elles avaient été capturées. Il eut droit à tous les détails que François était fier de lui donner.

— Il me vient une idée, dit Sébastien ; avec ta patience, François, et ton habileté à approcher les animaux sauvages, pourquoi ne deviendrais-tu pas, plus tard, chasseur d'images dans le désert ? Cela te conviendrait très bien, tu n'aimes pas tuer les bêtes, mais je suis sûr que cela t'inté-

resserait de pouvoir approcher de près des gazelles, des éléphants, des tigres peut-être ou des lions, et d'en faire des photos ou des films sensationnels !

— Des gazelles, je ne dis pas, mais des tigres ou des lions... hum ! hum ! et le désert...

Ses amis riaient à gorge déployée.

— Ce brave François, toujours le même, courageux mais pas téméraire !

François baissait le nez, un peu confus, un peu rouge. Certes, il pouvait entendre sans se vexer quelques plaisanteries de ses meilleurs amis, mais il se rendait compte combien il est fâcheux pour un homme d'être poltron et au fond de lui-même il se faisait de gros reproches et se promettait de faire des efforts pour vaincre ce pénible défaut.

Aussi, quand Sébastien lui proposa de se joindre le lendemain au groupe d'enfants qui, à la sortie de l'école, se proposait d'aller visiter les grandes marnières désaffectées, malgré sa répugnance à pénétrer sous terre, il se fit violence et accepta.

